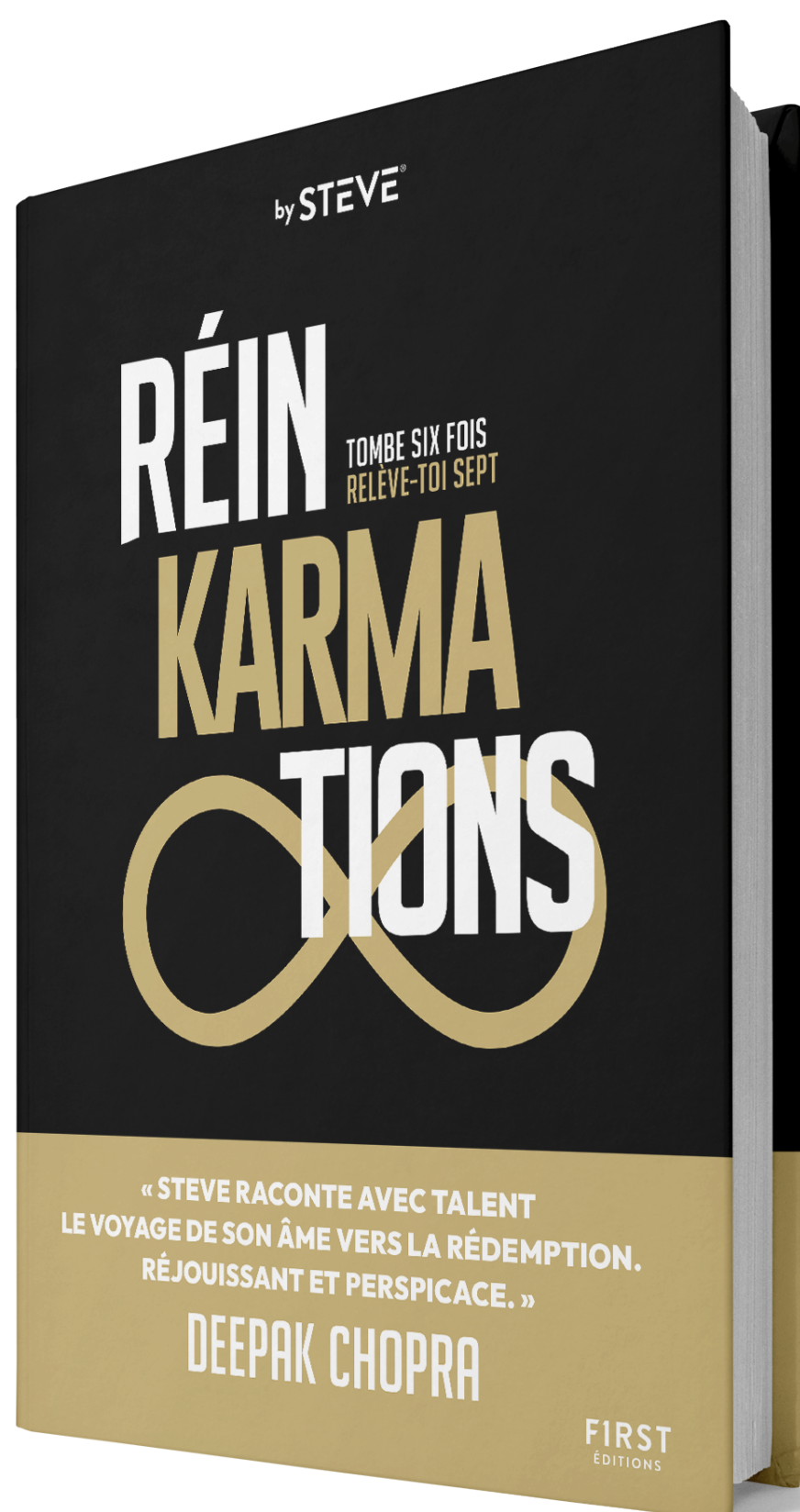




Ceci est un extrait offert du premier
et dernier roman de by STEVE.

[Cliquez ici pour commander le livre](#)



Je suis un alchimiste, activiste,
archiviste, de savoirs archimixtes.

Simple corps astral, magistral,
et gardien d'une sagesse ancestrale.

Voie du tao, ma monture est un dragon,
je vogue dans ce chaos, tel une pirogue mauie sur un lagon.

xe

Je suis le sombre disciple, d'une lumière invisible,
cheminant vers sa cible, tel une flèche invincible.

Voie rectiligne, de zéro à héros,
je *follow* les signes, #Santiago 2.0.

© Éditions First, un département d'Édi8, 2023.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-412-08931-6

Dépôt légal : mai 2023

Imprimé en France

Illustrations de Mohamed Labidi

Éditions First, un département d'Édi8

92, avenue de France

75013 Paris

firstinfo@efirst.com

www.editionsfirst.fr

by **STEVE®**

RÉIN

**TOMBE SIX FOIS
RELÈVE-TOI SEPT**

KARMA

TIONS

FIRST
ÉDITIONS

Modus operandi

Cet objet littéraire non identifié est une véritable expérience immersive grâce au triptyque texte, son et image.

Le récit vous fera voyager dans l'espace et dans le temps.

Pour la première fois mondialement, un récit est porté par un *soundtrack* composé de tons isochrones accessible *via* ce QR code. Les fréquences sonores bêta, 17 hz et 20 hz, ont été sélectionnées afin de permettre à votre cerveau d'atteindre un état de concentration optimale, induisant une augmentation de votre vitesse de compréhension qui stimule vos capacités de conceptualisation. La lecture accompagnée de cette hydratation sonore vous conduira à la satiété intellectuelle.



Les illustrations proposées à chaque ouverture de chapitre viendront jalonner votre imaginaire.

Je vous suggère de lire une couleur par jour, accompagné·e de la bande-son.

Une fois la partie achevée, je vous invite à retourner dans le monde de l'Âme afin d'y méditer profondément. Surlignez les passages qui vous interpellent, barrez, entourez, annotez, pointez le texte... Donnez vie au récit.

Vous plongerez ainsi dans un univers profondément métatextuel qui vous poussera à vous interroger sur votre propre perception du monde et du temps qui passe.

Derrière la lecture de cet ouvrage, il conviendra de parfaire vos recherches à la fois sur les intrigues, les personnages et les situations imbriquées, mais aussi et surtout sur vous-même !

Un *shadow work* s'impose à vous.

*Ainsi, dans les ténèbres,
chacun découvrira en soi
l'invincible lumière.*

Noir



ACTE I

*« Si vous n'aviez pas commis de grands péchés,
Dieu n'aurait pas envoyé une punition
comme moi sur vous. »*

Ces mots résonnent en boucle, tel un mantra, dans son esprit.

Ce matin d'été 1281, dans la baie de Hakata, au Japon, règne un calme d'augure incertain. Les mammifères marins semblent l'avoir désertée, quant aux oiseaux, d'habitude si nombreux et chantants, ils ont tout bonnement disparu.

Le cocktail olfactif que compose l'habituel air marin, si vivifiant, laisse place à une odeur métallique, celle du sang. Aussi, bien qu'aucun volcan ne soit en éruption, des effluences de soufre paraissent transpirer à travers le sable de cette plage.

Même le vent, d'ordinaire si vif, semble alourdi par cette épaisse atmosphère.

Le ciel s'assombrit et, au loin, ce bleu si particulier de la mer du Japon se transforme brusquement en un tapis noirci par l'ombre d'une flotte indénombrable s'approchant furieusement de l'archipel.

Les vagues se retirent, comme happées par les voiles de ce funeste cortège. L'horizon est recouvert par la plus grande armada jamais observée, quatre mille bateaux glissent vers la baie.

Depuis Pékin, sa capitale, l'homme qui règne sans partage sur le plus grand empire de l'histoire de l'humanité a jeté son dévolu sur le Japon. Cet homme, c'est Kūbilāi Khān, le petit-fils du grand Gengis Khan !

Il domine un vaste territoire s'étendant de la mer Méditerranée, à l'ouest, jusqu'à l'océan Pacifique à l'est, en passant par la Sibérie, et cela jusqu'au nord de l'Inde, soit plus de trente-trois millions de kilomètres carrés. Jamais, au grand jamais, un empire n'a été, ou ne sera, aussi étendu que celui de Kūbilāi Khān.

Ce jour-là, une armée monumentale de cent quarante mille hommes, des Mongols, des Tatars, des Chinois, des Perses et bien d'autres combattants de cet empire multiethnique, la mort dans les pupilles, viennent s'emparer du pays du Soleil levant.

En face, en très nette infériorité numérique, des guerriers, des militaires, mais surtout des samouraïs décidés à sacrifier leur vie pour contenir ces hordes venues des steppes d'Asie centrale. Les katanas sont plus

tranchants que jamais, les cavaliers et les archers sont en place et observent sereinement l'approche de l'ennemi.

La bataille de Kōan peut commencer.

Pourtant, ordre est donné aux envahisseurs de ne pas débarquer tout de suite. Ils observent et bloquent patiemment la baie. Peut-être espèrent-ils une reddition sans avoir à combattre.

Un jour passe, puis deux. Lors de la troisième nuit, le shogun Hōjō Tokimune décide d'agir et de harceler les navires mongols.

Dans la pénombre, quelques samouraïs triés sur le volet s'approchent en barque des bateaux ennemis, et se lancent dans un abordage suicidaire en les incendiant. Près d'une dizaine de bateaux sont détruits et sombrent.

Le khan se doit de réagir à ces actes qu'il reconnaît tout autant comme de la bravoure que de l'inconscience, et attaque sans attendre. À l'aube, il lance l'assaut.

Voyant les Mongols s'approcher de la plage, le shogun harangue une dernière fois ses troupes :

— Nous aimons la mort comme ils aiment la vie, nous aimons la mort comme ils aiment les conquêtes et, surtout, nous aimons la mort comme ils aiment l'Amour.

Bientôt, les corps s'empilent sur le sable qui devient orange vif, sa couleur naturelle souillée du rouge de l'hémoglobine des belligérants. Le bruit de l'acier qui s'entrechoque résonne à des kilomètres, les armures

craquent, les boucliers cèdent. Des membres jonchent la plage, et, pourtant, aucun cri de souffrance ne retentit dans cette baie ; ils sont étouffés par l'horreur. La violence des combats est muette, et même sourde. Rapidement, elle devient aveugle. Les sens des combattants sont anesthésiés.

À un contre deux, parfois un contre trois ou même quatre, les samouraïs en première ligne résistent tant bien que mal. Au loin, sur son vaisseau amiral, Kūbilāi Khān observe. Il sent le point de rupture de ses adversaires approcher. Il choisit ce moment pour accentuer l'attaque.

Plus personne n'a la notion du temps, le flot des guerriers mongols se déverse, embarcation après embarcation, sur une marée croissante de cadavres bercés par les quelques vagues osant encore venir se briser sur cette plage.

Le shogun comprend alors que c'est terminé. Il se jette dans la bataille avec ses derniers cavaliers et archers. Il veut, il doit, il va mourir ici avec ses hommes.

C'est ce moment que Kūbilāi choisit pour quitter son vaisseau.

Au moment précis où l'homme le plus puissant du monde foule le sol japonais, une pluie torrentielle s'abat sur la baie.

Puis, un typhon se lève, d'une intensité, de mémoire d'homme, jamais égalée. Les bannières des deux camps s'envolent dans le ciel obscurci.

Sur la plage, aucun combattant ne peut se tenir debout. Les bateaux s'échouent ou sombrent les uns après les autres. Les vagues qui accompagnaient le raz-de-marée mongol culminent maintenant à des hauteurs atteignant cinq à six mètres et déchirent le littoral.

La panique gagne les guerriers mongols. Kūbilāi, pour rassurer et galvaniser ses troupes, hurle :

— Je suis la foudre !

Les éléments se déchaînent, les éclairs électrisent l'atmosphère, le tonnerre gronde, et dans un final paroxysmique, la mer se retire pour mieux s'abattre en un tsunami qui nettoie d'une seule traite le champ de bataille.

L'armée de Kūbilāi Khān est décimée.

Du haut d'une colline qui fait office de promontoire, les voix victorieuses des quelques survivants japonais, dont le shogun, entonnent de concert et inlassablement un seul et unique mot :

— *Kamikaze, kamikaze, kamikaze !*

« Vent divin ». Oui, le vent s'est divinement levé et a anéanti l'envahisseur, son courage, sa flotte, ses hommes. Son khan a survécu. Il est maintenant le prisonnier du shogun.

ACTE II

Le goût de la défaite n'est ni amer, ni acerbe, ni acide, ni âpre, pour Kūbilāi Khān. Il est simplement nouveau. Oui, il ne reconnaît aucunement sa saveur, et pour cause, il ne l'a jamais expérimentée. Il découvre cette sensation en se disant qu'il va devoir vivre avec.

Kūbilāi Khān est incarcéré non loin du champ de bataille, dans la province de Saga. Quand il pénètre dans sa cellule, il constate qu'un vieil homme occupe déjà les lieux. Ce dernier regarde le khan s'installer, et éclate d'un rire incontrôlable. « Qu'y a-t-il de si drôle ? », pense Kūbilāi. Le captif marmonne, il semble échanger avec des interlocuteurs imaginaires.

Les deux hommes s'observent, mais ne s'adressent pas la parole. Le manège dure quelques jours. Au bout de quelque temps, Kūbilāi décide de briser le silence.

— Qui es-tu vieillard ? lance le khan.

— Duanzong.

— Tiens, un Chinois ! Que fais-tu ici, emprisonné chez l'ennemi ?

— M'as-tu donc déjà oublié, mon khan ?

Interloqué, le Grand Khan se demande à qui il a affaire. Le patronyme ne lui est pas étranger, mais il ne situe pas vraiment son interlocuteur. Ses cheveux sont longs, blanchis par les décennies, sa barbe clairsemée, sa peau rongée par l'humidité du cachot.

— J'ai connu un Duanzong autrefois, mais il est mort.

— En es-tu bien sûr ô Grand Khan ?

— Certain, vieil homme !

— Serai-je un fantôme venu de Hangzhou alors ?

Frappé par ces mots, Kūbilāi ne sait plus s'il a quitté ce monde ou s'il fait un songe. Mais, en fait, il est bien vivant et éveillé, et comprend tout à coup les mots de Duanzong de Hangzhou...

*

Nous sommes en 1276, cinq ans auparavant. Kūbilāi lance un assaut sur la ville de Hangzhou, capitale du clan Song, ville de loin la plus riche de l'empire chinois qui échappe encore à la domination des Mongols.

Kūbilāi Khān s'empare du fief de l'empereur Duanzong Song, qui parvient à s'échapper. Mais Kūbilāi capture l'impératrice, son épouse, ainsi que le prince héritier, son unique fils. Le reste de la cour est massacré, les femmes sont violées et tous les combattants song exécutés.

Cet événement clôt la conquête de la Chine. C'est à ce moment que le Grand Khan décide de faire de Pékin la nouvelle capitale de son empire, le plus grand jamais connu. Il devient ainsi le premier empereur de Chine de la dynastie yuan.

Si la prise de guerre est incommensurable, les nombreux conseillers du khan lui rappellent que, à tout moment, Duanzong Song peut fomenter une rébellion depuis le Sud. Il convient donc de faire parler son épouse ou le jeune prince afin de savoir où se cache l'empereur vaincu. Son héritier est torturé au point de succomber à ses supplices. Quant à l'impératrice, Kūbilāi Khān la viole à plusieurs reprises pour assurer la conception d'un héritier mâle et mongol, et ainsi mettre un terme à la dynastie song.

Plus tard, le khan apprend que l'empereur Duanzong Song est mort. Apaisé, il peut enfin réaliser son rêve : conquérir l'imprenable Japon.

*

— Ton regard ne trompe pas, je vois maintenant que tu sais, reprend le vieil homme.

Médusé, le khan reste bouche bée. Il finit par se reprendre et s'exclame :

— Mais, mais tu es mort ! Suis-je déjà en enfer ?

— Pas encore, mon khan. Laisse-moi t'expliquer : alors que tes guerriers me pourchassaient, un de mes hommes s'est fait passer pour moi. Il a revêtu mon casque et mon armure, puis, se sacrifiant, s'est immolé par le feu. Son corps calciné a été pris pour le mien.

De mon côté, j'ai fui en Corée, puis, lorsque tu l'as conquise, j'ai fui au Japon. J'ai demandé de l'aide au shogun, mais ce dernier a vu mon arrivée comme un signe de mauvais augure et m'a enfermé ici, seul. Voilà cinq ans que je suis dans ce cachot, affaibli, vieilli et pourtant anobli. Il a fallu que je perde tout. Maintenant que tu es en face de moi, la boucle est bouclée. Il m'a fallu traverser ce que j'avais à traverser pour enfin comprendre qu'avant j'étais fort et que, maintenant, je suis puissant.

— Tu divagues vieillard. La folie s'est emparée de toi. Tu es en cellule et tu parles de puissance. Reprends-toi ! J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi... Empereur Song, je préfère mourir de ta main plutôt que de celle des Japonais.

— Jamais les Japonais ne vont t'exécuter Grand Khan, tu as trop de valeur. Quant à moi, je sais maintenant que tout se vaut : l'exil, la mort, la prison... Je n'ai que de la compassion à offrir, quel que soit ton chemin.

Le khan reste silencieux, troublé...

Song reprend :

— Puis-je te poser une seule question Grand Khan ?

— Parle Duanzong.

Duanzong inspire profondément. Il marque un long silence puis demande :

— Comment s'appelle-t-elle ?

Le khan se sent alors touché au vif. Les mots de Duanzong traversent son cœur de part en part. Ses mains deviennent moites. Il baisse la tête pour fuir le regard du vieillard. Comment sait-il ? Comment peut-il poser cette question et le toucher ainsi ? Alors qu'il fixe le sol de la cellule, bouleversé, les larmes commencent à couler sur son visage. La tristesse et la colère se mêlent à la chaleur qui envahit son corps. Il souhaiterait tant faire le vide à nouveau, tout autour de lui. Il s'éloigne de Duanzong le plus possible, jusqu'à faire face au mur de la cellule. Prostré, mais toujours digne.

Le lendemain, l'empereur déchu tente de rompre le silence.

— Gengis, quel homme, quel leader. On raconte que, par l'entremise d'un marchand perse, il a eu accès à un manuscrit secret : le parchemin de la Montagne sacrée, qui aurait appartenu à Alexandre le Grand lui-même. Ton grand-père aurait établi les lois sacrées des Mongols, la pierre angulaire de l'unification de toutes les tribus

sous son unique bannière, d'après ce texte. Ainsi, l'unité de la nation mongole, le développement d'une structure militaire, la mise en place d'un droit, y compris pour les femmes, donc d'une justice pour tous, et d'une administration auraient été inspirés à ton père par une sagesse venue d'une glorieuse civilisation disparue !

Le khan reste impassible, bien qu'il ait envie d'acquiescer.

Duanzong reprend alors, d'un ton léger, mais sans aucune trace de sarcasme :

— Mais si elle a périclité puis s'est éteinte, ne serait-ce pas aussi le destin qui se dessine pour ton empire, ô Grand Khan ?

— Une grande civilisation ne se construit pas uniquement avec des chevaux et de la haine ! lance Kūbilāi, comme pour adhérer à l'hypothèse de son interlocuteur. Et d'ajouter :

— Les lois de mon grand-père ont été bafouées et oubliées depuis bien longtemps.

— J'insiste Grand Khan... Comment s'appelle-t-elle ?

Le regard du khan est fixé vers un lointain qui se heurte pourtant aux murs de la cellule. Comment s'appelle-t-elle ? Il lui semble impossible de répondre à cette question tant elle vient ouvrir ses blessures. La gorge serrée, il ne parvient pas à retrouver la parole. Aucun son ne semble vouloir sortir de sa bouche.

Comment s'appelle-t-elle ? Parviendra-t-il à le dire ? Le voici touché au plus profond de son âme.

Les minutes passent. Les souvenirs enfouis depuis trop longtemps assaillent Kūbilai. Pourtant, peu à peu, la clarté revient dans son esprit, son souffle se calme enfin. Il sent qu'il peut à nouveau prononcer le prénom qu'il a tu depuis trop longtemps. Alors il murmure :

— Altansarnai ! Elle s'appelle Altansarnai... Cela signifie « la rose dorée », précise le khan.

Prononcer le nom de son unique amour, ici, dans sa prison, apaise Kūbilai. Mais cet élan, qu'il estime être un moment de faiblesse, le pousse à quelques confessions.

— Mon père est le quatrième fils de Gengis Khan. En principe, rien ne le prédestinait à devenir khan, et, par voie de conséquence, moi, encore moins. Ainsi, je devais épouser Altansarnai, une femme que j'aimais plus que tout au monde, du plus pur, du plus sincère, du plus désintéressé des amours. Mais le trône nous est devenu accessible et j'en étais l'héritier. Mon mariage est devenu un enjeu politique, je devais choisir ma femme parmi des tribus alliées afin de consolider la coalition.

— Et Altansarnai, qu'est-elle devenue ?

— Comme je refusais de l'abandonner, les chefs de tribus m'ont fait subir un rituel des plus violents. Ils ont violé et exécuté Altansarnai sous mes yeux afin de m'endurcir, disaient-ils. Afin de me montrer que

l'empire est plus important qu'une femme, que ma propre famille, que moi-même. En définitive, que toute chose. J'ai appris la leçon, et je peux te le dire, Song, ce jour-là, Kūbilāi Khān est né. Depuis, je demeure dans le noir le plus profond, je vois noir, je pense noir, je mange noir, j'aime noir, je hais noir, je respire noir !

— C'est donc cela !

— Duanzong, comment peux-tu, après ce que j'ai fait subir à ton épouse et à ton fils, être là, à bavarder avec moi, sans essayer de me trancher la gorge ?

— Je te l'ai dit, ô Grand Khan : on ne peut offrir aux autres que ce que l'on porte en soi. Je n'ai que de la gratitude et de la compassion, je ne peux rien t'offrir d'autre et je m'en excuse. Cette transformation s'est imposée à moi. Le pouvoir, la vengeance, l'ego, tout cela m'aurait tué. J'ai choisi la compassion, l'Amour.

Au-delà des murs de la cellule, les tractations pour la libération du Grand Khan vont bon train. Kūbilāi s'est en effet attaché depuis bien longtemps les services d'un marchand vénitien qu'il a nommé ambassadeur, un certain Marco Polo.

Lorsqu'il apprend, alors qu'il est à Pékin, la déroute des Mongols, il prend la route immédiatement pour Saga, au Japon, au mépris des risques auxquels ce périple et cette démarche l'exposent. Ce serait oublier qu'il est la personne idéale pour effectuer une telle médiation : son

statut d'Occidental lui confère une certaine neutralité, une sorte d'immunité diplomatique.

De plus, les Vénitiens jouissent alors d'une excellente réputation dans le monde du commerce. Venise est l'étape la plus occidentale de la Route de la soie, aussi est-il important d'entretenir de bonnes relations avec ces lointains partenaires.

Alors que la négociation arrive quasiment à son terme, Marco Polo rend visite à Kūbilāi dans sa cellule.

— Salutations, Noble Khan, j'arrive avec une bonne nouvelle : demain au plus tard, vous serez libre, le traité de paix est prêt, les conditions sont bonnes et honorables pour tout le monde, les Japonais sont aussi magnanimes que pragmatiques.

— Latin ! Te voilà enfin, tu en as mis du temps.

Latin... Le surnom par lequel Kūbilāi s'adresse au Vénitien marque l'affection qu'il porte à Marco Polo.

— Sache que je ne sortirai d'ici qu'à une condition !

— Mais mon khan, l'accord est clos.

— Il ne sera clos que lorsque mon unique condition sera remplie. J'exige que Duanzong Song soit également libéré. Je l'emmène, il retrouvera son épouse.

— Il sera fait selon votre volonté, mon khan.

Le lendemain, contre la garantie d'une paix définitive, Kūbilāi est libre. Il s'engage à ne plus jamais attaquer le

Japon, et même à lui porter assistance en cas d'invasion étrangère. En outre, il offre au shogun pour le remercier le parchemin de la Montagne sacrée, dont son grand-père s'était inspiré pour établir les lois de son empire.

Duanzong Song, quant à lui, est maintenant un homme libre.

La tentative avortée de conquête du Japon de Kūbilāi Khān le précipite vers une fin inéluctable. L'autorité du khan est ébranlée, l'immense empire mongol n'aura de cesse de décliner.

Un matin d'hiver, alors que l'aube blanchit les plaines, le Grand Khan tend une dernière fois son bras en travers de sa couche, éprouvant encore et toujours l'absence d'Altansarnai.

Et c'est ainsi que, à l'âge de soixante-dix-huit ans, s'éteint le grand Kūbilāi Khān.

Le monde de l'Âme

Est-ce un miroir ?

Devant Kūbilaï Khān, un immense miroir dans un cadre de bois blanc reflète son image. Sa surface est trouble, comme une eau dans laquelle on aurait jeté un galet. Autour de son visage, Kūbilaï observe les cercles à l'infini. La surface du miroir danse autour de sa silhouette.

— Dis-moi ce que tu vois et je te dirai qui tu es, Kūbilaï.

Cette voix... Il la reconnaîtrait entre toutes. Comment est-ce possible ? La voix d'Altansarnai bourdonne dans ses oreilles. Stupéfait, Kūbilaï recule. Aucun mur ne limite ses mouvements. Est-ce le reflet qui vient de lui parler ? Alors qu'il se reconnaît dans ce miroir, c'est bien la voix d'Altansarnai qu'il entend. Tout se brouille dans son esprit. Il se retourne. L'espace est infini. Nulle part où se réfugier. Aucun mur, aucune forteresse.

— Tu te fuis ?

Le reflet ! Mon reflet s'adresse à moi... Comment est-ce possible ?

— Ici comme ailleurs, tout est possible, cher khan.

Kūbilai se rapproche lentement du miroir et tente de toucher la surface qui se trouble à nouveau au contact de ses doigts. C'est bien son reflet qui s'y trouve, mais il ne bouge pas. Alors que lui s'avance, le reflet reste immobile. Immobile mais doué de parole.

— Que te dit ton cœur ? Te vois-tu tel que tu es, dans tous tes aspects ?

Kūbilai s'approche, observant son reflet avec attention. Une silhouette se dessine alors peu à peu derrière son reflet à lui. La silhouette d'une femme. Kūbilai ne peut y croire. Cette silhouette est unique. Il la reconnaîtrait entre toutes. Il l'a tellement rêvée et attendue. Son Amour, Altansarnai, pose une main sur son épaule.

Il se retourne pour lui faire face, tremblant, se croyant devenir fou. Elle est là, devant lui. Il sent la chaleur de sa main sur sa peau.

— Altansarnai...

— Tu parviens à prononcer mon nom à présent ?

Kūbilai rêve-t-il ? Est-ce un piège ? Une chimère ? Un autre combat ? La méfiance l'emporte.

La colère revient.

— Je ressens ta colère. Tu es prêt à m'attaquer, n'est-ce pas ? Tu me vois comme une menace.

— L'es-tu ?

— Tu le crois vraiment ?

— Je ne sais ni où je suis, ni qui tu es, mais je me défendrai.

— Ainsi, je serais une menace pour toi, quelle que soit mon apparence ? Quel que soit l'endroit ?

— Tu apprendras que cette menace que tu ressens n'est que le visage du danger que tu penses être pour toi.

— Pourquoi me dis-tu ça ? Où sommes-nous ? Qui es-tu ? Réponds-moi !

— Tu ordonnes ? Tu nommeras ce monde un jour. Quant à moi, tu m'as déjà nommée. Peu importe la vérité, quelle qu'elle soit pour toi aujourd'hui.

— Chaque situation n'est que le reflet de ton degré de sommeil.

Kūbilaï s'interroge :

— Est-ce un rêve ?

— Qui sait ?

— J'ai tellement souffert. J'ai tellement fait souffrir.

— Un jour tu te pardonneras. Alors tu pardonneras à autrui.

— Comment pourrais-je pardonner à ceux qui m'ont privé de toi, de ce que j'aimais plus que tout au monde, du plus pur, du plus sincère, du plus désintéressé des Amours. Comment faire taire la rage qu'a engendrée cette perte ? Celle qui m'a mené aux plus grands combats ? Aux plus belles victoires ? Vivre avec cet Amour m'aurait perdu, il me rongerait, il m'anéantissait. Toutes les heures de ma vie étaient marquées par la souffrance qu'il m'infligeait, du matin de mes réveils aux rêves de mes nuits. Mon seul moyen de survivre était de transformer cet Amour en rage. J'ai donc choisi la haine, elle m'a maintenu en vie. Après t'avoir perdue, j'ai détesté toutes les femmes, puis haï tous les hommes qui les aimaient et tous les enfants issus de leur union. Ainsi l'humanité entière a fini par me faire horreur et je l'ai combattue pour l'anéantir. Ma survie en dépendait.

— Alors tu vas apprendre et apprendre encore, mon khan. Tu apprendras que, au cœur même de toute expérience humaine, il existe un esprit qui tente de s'ouvrir. La souffrance vient uniquement de la beauté de cet esprit, qui n'est ni vu ni reconnu.

— Quelque chose de profond essaye de se libérer et de guérir. Écoute-le.

— Altansarnai, mon Amour, la douceur de tes mots m'a tellement manqué. J'ai tant aimé écouter ton Âme chuchoter à la mienne. J'aurais tout donné pour revivre un seul de nos instants partagés, lorsque nous étions

blottis l'un contre l'autre, lorsque je pressais mon torse contre ton dos, allongé tout contre toi, sentant la caresse de tes cheveux sur ma peau.

— Kūbilāi... lorsque je m'adressais alors à toi : as-tu écouté ou seulement entendu ? As-tu écouté pour comprendre ou bien écouté pour me répondre, avec tes arguments, avec ta colère, avec ta tristesse ?

— Je ne sais plus rien... J'ai tellement détesté te perdre.

— Détesté ? Je reconnais bien là tes jugements et tes emportements, Kūbilāi. Tu n'as donc pas changé.

— Comment en aurait-il pu être autrement ?

Altansarnai serre tendrement les mains de Kūbilāi entre les siennes.

— Souviens-toi simplement, Kūbilāi : quand tu détestes une chose, souviens-toi de la laideur d'une chose que tu as aimée. Et rends-toi compte que ton jugement n'a que peu de valeur. Quand tu aimes une chose, rappelle-toi de la beauté d'une chose que tu as détestée. Et rends-toi compte que ton jugement n'a que peu de valeur.

Kūbilāi repousse les mains d'Altansarnai.

— Comment peux-tu croire une seconde que je t'ai détestée, toi mon Aimée, toi que je plaçais au-dessus de toute chose ? Je n'ai jamais détesté t'aimer !

— Jamais ? N'as-tu pas détesté m'aimer et vivre ma disparition à la fois ? Ne t'es-tu pas dit que tu n'aimerais plus jamais, pensant ainsi que tu ne souffrirais plus jamais ? N'as-tu pas hurlé ta douleur de m'avoir aimée et perdue ? N'as-tu pas juré que tu n'aimerais plus personne ?

— Oui, je l'ai fait.

— Alors m'avais-tu entendue ou vraiment écoutée, Kūbilāi ? As-tu laissé croître la paix, l'Amour et l'abondance ou as-tu érigé des forteresses ?

— J'ai combattu.

— À quoi donc a servi ta colère, Kūbilāi ?

— À combattre.

— C'était ta présence au monde, à ce moment-là, dans cette vie-là, dans cet espace et ce temps-là... Et à quoi t'a servi ta rage ?

— À détruire.

— Pourquoi ?

— Pour oublier tout ce qui était si difficile, si négatif.

— Tu apprendras à donner une dimension positive à ce qui est négatif.

— Comment ?

— Tu apprendras qu'accueillir pleinement et accepter une expérience négative est positif. Tu apprendras que

vouloir vivre une expérience uniquement positive est négatif.

Kūbilai se redresse et fixe sa bien-aimée.

— Apprendre ?

— Tu ne souhaites pas apprendre ?

— Pourquoi apprendre ?

— J'entends ton ego qui se débat, Kūbilai. Souhaites-tu que je vous laisse seul encore une fois, comme sur Terre ? Dans notre vie ensemble, j'avais la capacité de toucher ton cœur. Ma mission de vie était de te rencontrer et de tenter d'y parvenir. C'était un contrat passé entre nos Âmes, c'était nos chemins. T'es-tu laissé toucher ? Je n'avais qu'une seule et unique mission. Il ne s'agissait pas d'engendrer des enfants, ni même de jouir d'un empire. Toute ma vie a été construite pour une seule tâche : être Amour, douceur et bienveillance pour que tu t'en imprègnes toi aussi. Tu as eu le choix : bâtir le plus grand des empires tout en honorant ce que je t'avais offert, ou choisir la peine, la rage et la colère et punir la terre entière.

— Je me suis effondré... Quelque chose est né au plus profond de moi et m'a submergé. J'ai perdu ma souveraineté ce jour où ma haine a pris le dessus, décidant pour moi, s'installant sur le trône à ma place. Alors je me suis relevé, j'ai combattu.

— Et ainsi parle ton ego, encore une fois. Tu en es là. Comment aurais-je pu te combler ; comment remplir

un verre qui est déjà plein ? Tu étais plein de ton ego. Ta lumière, ton Âme ne pouvait avoir assez de place pour s'exprimer, pour que tu les écoutes enfin. Tu en étais là. Tu apprendras ce que sont la douleur et la souffrance. Et souvent, en toi, se débattront la colère et la paix, la joie et la peine, la lumière et les ombres. En toi, se débattront la lumière et les ombres, la joie et la peine, la colère et la paix, chacun tirant sur les rênes que tu tentes de contrôler. Leur réconciliation fera naître cette paix, et c'est elle qui te transportera. Ainsi tu te rappelleras que tout en toi a de la valeur, tout ce que tu es est beau, absolument tout... As-tu un besoin ? As-tu une demande ?

— Mon besoin ? Ma demande ?

Altansarnai s'agenouille devant Kūbilaï et pose ses mains sur les siennes.

— Oui, tu m'as entendue.

— Je souhaiterais retrouver mon Âme sœur, celle que tu es.

— Tu souhaiterais retrouver ton Âme sœur ? Et ce serait moi ?

— Oui. Je le souhaite tant.

— Alors tu apprendras que chercher l'Âme sœur à l'extérieur de soi est comparable à la recherche du paradis dans la mort alors même que tu ne l'as pas trouvé dans la vie.

— Pourquoi ?

Noir

— Tu l'apprendras, Kūbilāi. Car tu as déjà appris dans cette vie qui était la tienne.

— Qu'ai-je appris ?

— Tu as appris ce que tu savais déjà : que l'Amour existe.

— L'Amour ? Et mes ennemis, je devais les aimer aussi ?

— Ils n'étaient pas tes ennemis. Ils étaient tes enseignants. Tu pourrais passer toutes tes vies à attendre que quelqu'un s'excuse ou assume à ta place la responsabilité de ta blessure, mais ainsi tu confies à un autre la responsabilité de ta guérison. Et ainsi tu perds ta souveraineté. Un jour, tu lâcheras prise et tu soigneras toi-même ces plaies, en être responsable. Tu reprendras ainsi en main ton pouvoir de guérir. Car c'est toi qui le détiens.

— Alors j'ai goûté à l'Amour ?

— Tu as commencé cet apprentissage. Sur la fin de ta vie, Kūbilāi, tu as appris la modération et l'équilibre des contraires. Pourtant, la peur et la rage brouillent encore ton jugement.

— Alors, que faire de cette peur ?

— La peur, tout comme la colère, la rage, la tristesse, le désespoir, chacune de tes facettes, ont besoin d'être considérées. Elles ont besoin d'Amour elles aussi. Et cela aussi tu l'apprendras. Tu iras vers l'unité car la dualité

mène à la peur et la peur à l'ignorance. Autrui n'est pas un double menaçant. Autrui est Amour, tout comme toi.

— Autrui est Amour ?

— Oui. Lorsque tu auras appris, c'est inspiré par l'Amour que tu t'exprimeras. Mon khan, tu n'as pas vu que ton ego te tendait un piège. Tu aurais pu choisir de gagner la seule guerre qui soit : celle contre toi-même. Cela aussi tu l'apprendras.

— Et comment apprendrai-je tout cela ?

— Tu traverseras les formes, les époques, les espaces, et ainsi tu apprendras à te connaître, à avoir conscience de toi, de ta valeur, à t'estimer. Et enfin, à t'aimer.

— Est-ce là ce que tu attends de moi ?

— Je n'attends rien de toi. Seuls les humains attendent des autres pour compenser tout ce qu'ils n'ont pas su s'offrir à eux-mêmes. Plus tu sauras t'apporter de l'Amour, inconditionnellement, moins tu auras besoin de l'Amour des autres pour compenser celui que tu n'as pas été capable de te donner à toi-même. Alors tu connaîtras la pureté de l'Amour.

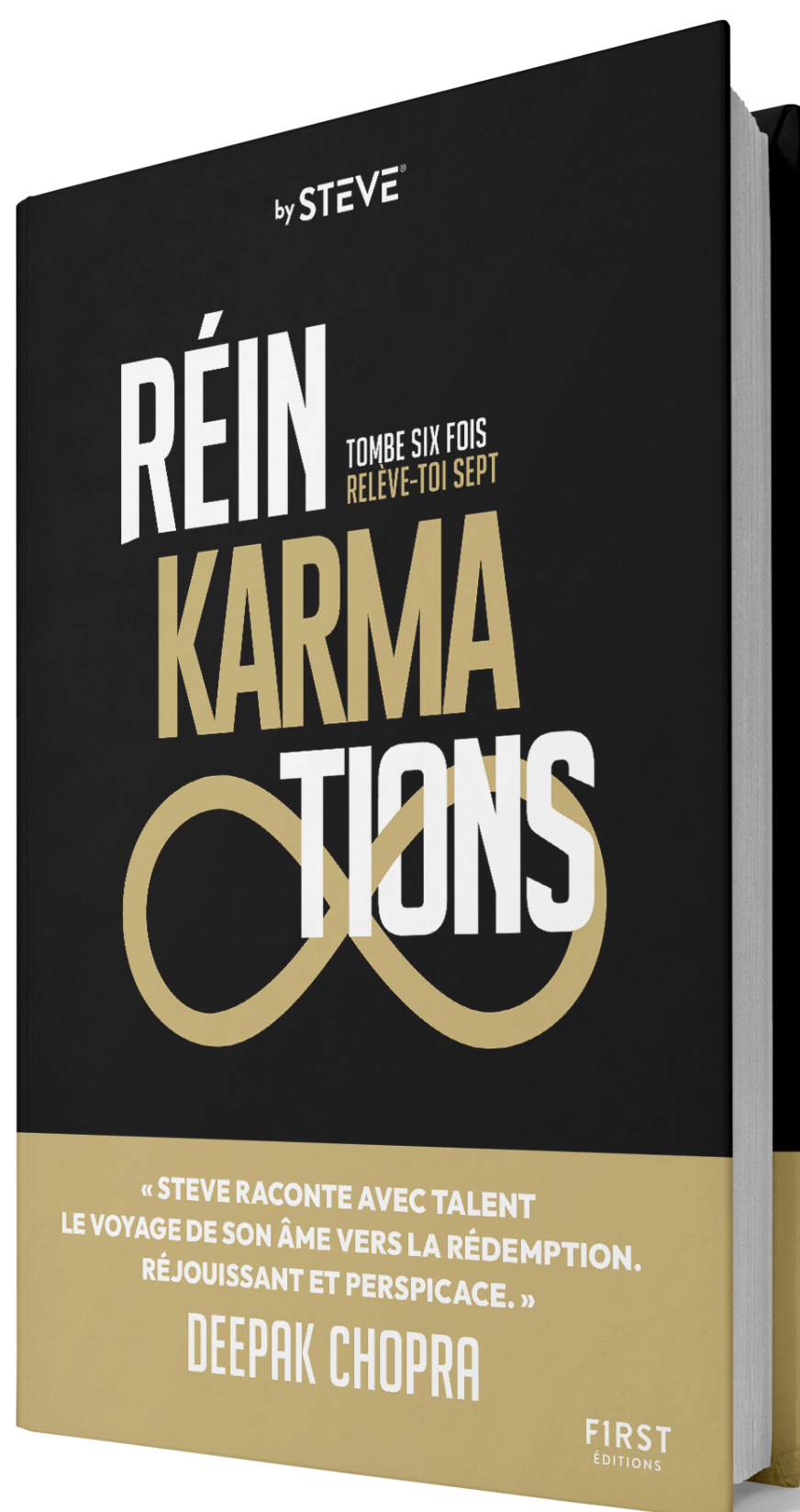
— Cette étape est celle du pardon des parts d'ombre...

— Quand tu seras à cette étape, tu le sauras.

Alors qu'Altansarnai prononce ces mots, sa silhouette commence à s'effacer, lentement, doucement.

Au désespoir, Kūbilai tend la main vers celle qui, à nouveau, quitte sa vie. Et alors qu'il s'évanouit, il entend les derniers mots de celle qu'il a tant aimée :

« Ô Âme, durant ton rêve éveillé, ne te rendors pas ! »



Ceci est un extrait offert du premier
et dernier roman de by STEVE.

[Cliquez ici pour commander le livre](#)